

GIDE ET MICHELET

La bibliothèque de la Pléiade, qui l'emporte de loin, et par la qualité des textes et par le souci de la présentation, sur toutes les collections similaires, publiées depuis quelque cinquante ans, vient, pour la première fois, de faire entrer, dans sa magnifique série, l'œuvre d'un écrivain contemporain. Il s'agit de M. André Gide et de son *Journal* qui, commencé en 1889, va jusqu'en 1939, c'est-à-dire s'étend sur une période d'un demi-siècle.

M. André Gide méritait-il pareille promotion, et précisément pour ce livre-là ? Il y a du pour et du contre, et le fait même qu'on hésite à en décider m'inclinerait à opiner pour l'affirmative. En 1893 (il avait alors vingt-quatre ans), Gide note : « Le désir de bien écrire ces pages de journal leur ôte tout mérite même de sincérité. Elles ne signifient plus rien, n'étant jamais assez bien écrites pour avoir un mérite littéraire ; enfin toutes escomptent une gloire, une célébrité future qui leur donnera de l'intérêt. Cela est profondément méprisable. » Neuf ans plus tard — à trente-deux ans — il y revient : « Le besoin qui me fait écrire ces notes n'a rien de spontané, d'irrésistible. Je n'ai jamais pris de plaisir à écrire vite. C'est pourquoi je veux m'y forcer. » En 1917, enfin — à quarante-huit ans — il laisse échapper cet aveu : « Que me sert de reprendre ce journal, si je n'ose être sincère et si j'y dissimule la secrète occupation de mon cœur ? »

Assurément peu nous chaut de savoir que, le 3 février 1902, André Gide, de 5 à 6 heures, ait fait « beaucoup de piano de nouveau » (sic), ou que, le 4 mai 1906, au matin, « après une nuit d'insomnie affreuse », il se soit levé « plus excité que fatigué ». En revanche, nous lisons avec intérêt ses remarques sur le travail littéraire, la relation de ses rencontres avec d'autres écrivains, ses réflexions sur l'art, la morale et la religion, sans parler de ces confidences mi-voilées où se trahit, malgré la nécessité de la reticence, « la secrète occupation de son cœur ». Tant vaut l'homme, tant vaudra le journal, et si je persiste à penser que le créateur, chez Gide, a été placé trop haut, il reste que le critique, l'essayiste, le remueur d'idées garde un rang éminent. Peu d'écrivains auront été autant que lui absorbés par l'art, la chose littéraire. Et comme un heureux destin lui avait permis de se tenir à l'écart de toute préoccupation matérielle, son journal se présente comme celui de l'homme de lettres pur. Toujours intéressant, passionnant parfois, presque jamais inutile, et d'aventure fort propre à exaspérer le lecteur. J'en ai assez dit, je crois, pour en donner le goût. André Gide n'a jamais été de ces écrivains avec qui l'on se sent en sécurité. Mais l'on aime lire sous sa plume, à la date du 5 mai 1927 : « Certains pourrissent, et d'autres s'ossifient ; tous vieillissent. Seule une grande ferveur intellectuelle triomphe de la fatigue et de la flétrissure du corps... »

Bien plus que le procès de Gide, en l'occurrence, c'est celui du journal intime qu'on serait tenté d'instituer. « Je forme une entreprise qui n'eût jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur », écrivait Rousseau à la première page de ses *Confessions*. Je veux bien que les *Confessions*, écrites après coup, et non au jour le

jour, diffèrent essentiellement du journal intime. Mais la forme employée par Rousseau me semble par là-même plus admissible que le journal — le journal que l'on publie, bien entendu. Car Gide l'a bien compris et s'est porté au-devant de l'objection : l'intérêt du journal postule la gloire de l'écrivain. Ou, sinon la gloire, du moins une particulière ouverture ou rétraction d'esprit qui interdit tout autre mode d'expression. Ainsi attend-on avec curiosité le journal que, depuis une quarantaine d'années, tient fidèlement M. Paul Léautaud. (Mais à son journal, Léautaud a sacrifié tout le reste.)

JOURNAUX INTIMES

S'attacher quotidiennement à coucher sur le papier ses impressions du jour, quelle confiance en soi cela suppose ! Quelle intoxication littéraire ! Quelle revanche aussi pour ceux qui, l'esprit de répartie leur faisant cruellement défaut, se rattrapent par l'esprit de l'escalier ! Il est si facile d'avoir raison, par écrit, d'un interlocuteur absent, soumis à votre discrétion ! Gide rapporte que Jacques-Emile Blanche lui disait en 1902, à propos des Goncourt : « D'après ce que j'ai pu contrôler, rien de plus faux que leur journal ; telles conversations auxquelles j'assistais, dont je me souvenais à merveille, j'étais sûr, dans leur journal, de n'en retrouver que les phrases les moins marquantes, et parfois complètement faussées... » Mais ce jugement ne pourrait-il pas s'appliquer à tous les journaux intimes, où il faudrait alors rechercher moins l'exactitude historique que l'expression d'une personnalité ? Je ne crains pas d'écrire ici que j'ai trouvé profondément ennuyeux le *Journal* de M. Julien Green. Pourquoi ? Parce qu'il est fait de notes où l'auteur — est-ce malgré soi ? — semble s'efforcer à modeler sa statue. Mettez cette littérature dans vos romans, M. Green, ou gardez-la pour vous. Se vouloir dans la vie comme un personnage de roman, voilà bien la pire déformation professionnelle. Julien Green est, il est vrai, à ce point saturé de littérature qu'à Venise, par exemple, il ne peut se déprendre des vapeurs barrésiennes. « Je la vois pour la seconde fois », écrit-il, et sa beauté a quelque chose qui m'horripile. C'est un visage sur lequel s'agrandissent, se multiplient des taches de décomposition, et l'amour qu'on lui porte m'a toujours semblé un amour de nécrophile... » Comme si le même spécieux raisonnement ne pouvait pas aussi bien valoir pour n'importe quelle ville célèbre du passé !

GIDE ET MICHELET

Revenons à Gide. Le 27 mars 1902, il griffonne sur un de ces nombreux petits cahiers qui forment le manuscrit de son *Journal* : « Nous avons voulu prendre *Tess d'Urberville*, mais nous l'avons quitté pour la *Révolution* de Michelet. » Les vingt et un livres de l'*Histoire de la Révolution française* viennent justement d'être réimprimés en deux volumes, dans la même bibliothèque de la Pléiade où paraît le *Journal*. On pense que la dilection de Gide pour cette « épopée lyrique », selon le mot de Taine, a contribué à une aussi opportune réimpression. On le pense et on en sait gré à l'auteur de *La Porte étroite*.

Yves Gandon.

Critique de
Journal
par Yves Gandon

Marianne
44, Champs-Élysées, VIII^e

26 JUILLET 1939